# 4 Autres lieux, autres intérêts

~ DE L’IGNORANCE ~

«… Et c’est ainsi que commença ce qui n’avait pas encore tout à fait commencé et qui n’était pas près de se terminer. Beaucoup de gens, en de nombreux points du globe partaient dans des directions en croyant savoir où ils allaient, ce en quoi ils se trompaient. C’était aussi bien. L’avenir était trop effrayant pour être contemplé. »

Extrait du livre de Tous les dangers de Lac-N’Cy (Maamù IV.15.6)

*Darsh, quelque part entre glace et roc.*

La silhouette massive du Saar Kineen se découpait sur la ligne de crête. Dans ce ciel d’un bleu intense, que seules les régions septentrionales connaissent, où s’étiolent de hauts cirrus tels des flammèches filandreuses et cotonnées, la forteresse du baron Da-Kineen apparaissait grise et comme taillée à même la montagne. La frontière naturelle entre Darsh et Panshaw était formée de plusieurs milliers de kilomètres d’une chaine de montagnes escarpées traversée de cols sauvages. Les neiges éternelles faisaient briller ces sommets et s’échappaient en filandres blancs soufflées par des vents glaciales. Nul ne pénétrait dans le royaume de Darsh depuis Panshaw sans passer par là. En fait, nul ne passait par là, car cette frontière était gardée par les saars darshiens. Les forteresses abritaient des garnisons et de puissants canons gardaient les cols contre toute intrusion panshienne : l’ennemi. Entre le puissant royaume du milieu et Darsh la guerre n’avait jamais vraiment fini.

La journée était bien avancée, mais on était dans cette saison où le jour dure deux fois plus que la nuit. Une nuit marquée par la levée d’un vent sec et froid. C’était l’heure où Younaï prenait son tour de garde à la lourde porte de la forteresse. Même emmitouflé, comme il l’était dans une chaude et large cape de fourrure, le jeune soldat savait que la nuit serait longue et pénible, particulièrement quand le vent entamerait sa danse glaciale. Younaï était pourtant habitué aux durs climats de son pays, mais il préférait endurer le froid dans une colonne en campagne contre l’ennemi, que tapis prêt d’un brasero fébrile au cœur des marches du royaume. Même si ces marches appartenaient au plus prestigieux chef de guerre qu’avait connu le royaume Darshien.

Qui oserait sortir à une heure pareille ? Qui oserait nous attaquer ? Les pensées du jeune homme erraient, sans but précis, sur le fil du temps qui s’écoule. L’imagination et les rêves de gloire, voilà bien tout ce qui pouvait permettre de s’évader un instant d’une vie morne et répétitive de rondier.

- Ouvre-moi.

Le garde sursauta, surpris dans ses rêveries. Il ne l’avait pas entendue arriver. La cavalière tendait son doigt pour désigner au soldat, encore saisi, l’énorme porte de la citadelle, qui donnait sur l’extérieur.

- Tout de suite maîtresse, mais il est tard et le vent…

- Fais ce que tu dois faire ! Younaï se mordilla nerveusement les lèvres et se hâta de débloquer le battant de la porte. La cavalière se retourna sur sa selle et aperçu en haut du donjon la silhouette floue du baron qui devait la regarder depuis la fenêtre de son bureau.

Je l’accomplirai ta mission, mais tu ne me reverras plus, se dit-elle intérieurement. Elle caressa l’encolure de sa monture et lui fit signe d’avancer vers le froid, le vent et bientôt la nuit. Le faucheur renâcla mais s’engagea sur le sentier. Avec un peu de chance nous serons à l’Ashrina au petit matin, espéra-t-elle.

…

*Bel-Buk, quelque part près de la Grande désolation.*

Le disciple entra précautionneusement dans le cercle des pierres. Il passa entre les deux monolithes australs et se jeta les deux genoux à terre, les mains posées dessus et la tête baissée en signe de soumission complète. L’air était frais, une légère brise soufflait amenant les senteurs du grand erg et de la nuit mêlées aux relents de sueur et de sang. Autour du sanctuaire il n’y avait pas un bruit. De l’extérieur du cercle on n’entendait même pas ce que le jeune identifiait maintenant comme une sourde lamentation. Il attendait le bon vouloir du Jidaï-atah.

« Quelle nouvelle m’apportes-tu ? Dis le maître.

- Ils sont arrivés Maître. Ils attendent l’élu maintenant, selon vos ordres.

- Bien. Il ne va plus tarder, et vous le guiderez jusqu’à son destin, notre destin… »

Le Jidaï-atah se nommait Oroar. Initié du dixième cercle de Bel-Buk, il avait l’assurance et le cynisme des gens de pouvoir. Pas de ceux qui l’affichaient haut et fort. Il était de ceux qui tiraient les ficelles tel un marionnettiste. De ceux qui font et défont les rois. Oroar sourit et leva son regard de cendres vers les étoiles.

« Retourne à tes œuvres. Dit-il sans plus regarder le disciple.

Derrière lui, Les lamentations reprirent.

- Oui maître. »

Le disciple se leva et recula jusqu’au porche monolithique. Quand il le franchit, il aperçut un bref instant une lame scintillante dans la main d’Oroar, avant qu’elle ne s’abatte. Il frissonna et sourit. Les étoiles cillèrent pour accueillir la vierge immolée. L’air vibra. Une puissante magie du sang était à l’œuvre cette nuit.

…

*Darsh, forteresse Da-Kineen.*

« Vous pensez qu’elle réussira ? »

L’homme qui venait de s’adresser au baron Othon Da-Kineen était mince, longiligne et creux de visage. Il avait le crâne rasé, ce qui lui conférait une allure d’oiseau de proie. Il y avait dans ses yeux bleus clair, ce quelque chose d’inhumain, proche de la folie et glacial qu’ont les fanatiques ou ceux qui ont trop souffert. Ceux pour qui la vie n’est en somme rien de plus qu’un passage éphémère avant le néant. C’était ce qu’on remarquait en premier chez lui. Da-Kineen lui répondit :

« C’est notre meilleur élément. »

Le baron se détourna de la fenêtre, pour faire face au moine qui l’observait.

Cette fille ne t’appartient pas. Elle travaille pour toi, elle te sert mais elle est au Morganat, vieux bouc et ça te chagrine, se disait le moine. Il n’aimait pas le baron. Il n’aimait pas les nobles en général et les militaires en particulier. Ils avaient ce mépris dans les yeux et la bouche qui les rendait insupportables. Ils se croient à l’abri, les maîtres du monde, tout ça parce qu’ils ont, soi-disant, « côtoyé la mort ». Comme si cela suffisait pour comprendre les hommes. Il savait qu’ils étaient fourbes, car ne vivant que pour leur propre intérêt. Il manquait chez la majorité des hommes cette vision globale du destin de l’humanité qui dépassait les petites ambitions personnelles. Il ne lui était jamais venu à l’esprit qu’il était lui-même un de ces hommes.

Le baron ajouta d’une voix atone :

« Elle n’a pas d’autre choix que de réussir. »

Le chauve cru comprendre ce que lui disait le baron, mais il se trompait. Il ignorait ce qui liait en réalité la jeune femme au vieux baron. Elle allait payer sa dette, mais le moine l’ignorait, comme beaucoup d’autres choses. Il savait que l’homme était usé par les nombreuses campagnes contre l’ennemi éternel, Panshaw, et qu’il ne commanderait sans doute plus les armées en marche. Mais là encore, il se trompait.

« Je partirai demain, si le temps le permet. »

Il ajouta pour lui-même : Je ne veux pas te peser plus que de raison, vieil homme. L’homme du conseil des parfaits referma sa cape pourpre qui dissimulait des épaulettes ornées de cinq barrettes de cuivre. Il s’inclina et quitta le bureau sans attendre de réponse.

C’est ça rapporte à ton maître, bon chien. Bâtard, tu me crois sénile, mais je te briserai toi et tes chefs. Da-Kineen eut un sourire carnassier à cette pensée. Le baron était un noble, et de plus, il était homme de guerre, un combattant valeureux, cruel et efficace. Comme tous les hommes de son espèce, il n’aimait pas rendre des comptes aux moinillons du conseil. Avec le départ de Lauranna de château Kineen, le baron savait qu’il venait de sceller la mort de nombreuses vies. Mais ni lui ni le moine ne pouvaient imaginer ce que déclencherait la venue à Panshaw de celle qu’on appelait « l’Hydre blanche ».

…

*Panshaw, Hôtel particulier Barens.*

Le jeune officier d’état-major s’arrêta devant la porte pour réajuster une dernière fois sa tenue. Il savait qu’elle devait être parfaite, comme tous les soldats. Il avait entendu parler de la maniaquerie du légat. En fait il ignorait que ce dernier estimait que les officiers devaient montrer l’exemple, particulièrement dans « les situations mondaines », comme il les qualifiait lui-même, où rien d’extérieur ne pouvait excuser une tenue négligée. Après tout, ils n’avaient à penser qu’à ça !

Une fois sa vérification terminée, l’homme frappa à la porte et entra. À l’intérieur, il se tint le plus droit qu’il put et attendit que l’homme assis à son bureau, dos à lui, lui donne la parole. Quelle confiance, je pourrai aussi bien être un assassin à la solde des Kotiens, se dit-il. En guise de mot, le légat fit un petit mouvement de l’index à l’encontre du jeune officier pour luis signifier d’attendre mais sans jamais se détacher de son écrit. L’officier interpréta de travers le signe et crut qu’il pouvait parler :

« Monsieur, le conseil du roi va débuter, je suis chargé de vous y conduire.

Le ton était, quoique un peu précipité, net et respectueux. De vous y conduire… Un cavalier, sans doute. Le légat sentit de la tension dans la voix de son subalterne.

- N’a-t-on rien de mieux à vous faire faire, que de me « conduire » en un lieu que je connais déjà ? »

La phrase n’était pas un reproche direct au jeune lieutenant, mais il ne pouvait pas le savoir. L’homme se retourna enfin, en s’appuyant sur le dossier de sa chaise, un demi-sourire sur sa face marquée par le soleil, le vent et les années à dormir en campagne. Narlon Barens, légat de la 20ème légion, le vainqueur de M’Haui-Efew était déjà un héros au sein de l’armée et en passe de le devenir pour le peuple. Voyant la mine déconfite de son subalterne, il ajouta :

« Je n’ai rien dit. Vous n’êtes pas responsable. Depuis combien de temps êtes-vous ici, lieutenant ?

- Un an monsieur…

- Légat, je suis Légat !

- Mais monsieur, nous sommes… La reprise du terme plus que la tentative de résistance du jeune officier piqua au vif Barens.

- Nous sommes en ville, je sais ! Mais, vous et moi sommes des soldats, nous savons qui nous sommes en réalité. Il n’y a personne d’autre que nous dans cette pièce. Non ? Si le peuple ne nous reconnaît pas, c’est uniquement pour qu’il se sente protéger de ses propres armées. Comprenez-vous ? Devant les autres, les conseillers, les légistes, le peuple, vous pouvez m’appeler, « Monsieur », et il mit tout le mépris qu’il put dans ce simple mot. Entre nous, je suis votre supérieur ! Je suis Légat !

Sa voix était montée progressivement et laissait, maintenant, éclater sa colère. Il avait toujours trouvé cette série de mesures stupides et dégradantes. Tout le monde savait que Panshaw devait son salut à ses légions. Alors pourquoi s’acharnait-on à rabaisser ces hommes ? Bien sûr, il fallait veiller à ce que les armées ne se croient pas tout permis, et pour ça la loi contre le port des armes, même pour les soldats, en ville était une bonne chose. Barens soupira : Il y avait décidément dans ce royaume des officiers d’état qui n’avaient rien de mieux à penser et à faire que de pondre des décrets insignifiants et insultants… Il s’était levé et avait saisi sa gabardine. Quand le lieutenant retrouva ses esprits, Barens était prêt à le suivre.

- Un an, c’est trop long pour un jeune officier. Vous devriez être en poste dans une légion en campagne. J’y veillerai.

Le jeune homme savait que ses postes étaient longs à obtenir, mais c’est là que tous les jeunes officiers de Panshaw rêvaient d’atterrir. Un coup de maillet et dans la foulée une caresse pour l’oreille. En une phrase supplémentaire Barens venait de faire oublier l’incident et redonner le moral à son officier. Plus encore, il lui avait dit ce que tous les jeunes officiers panshiens attendent de leur supérieur : Un encouragement, un espoir de progression. Barens venait une fois de plus de se lier la loyauté indéfectible d’un de ses hommes. Le jeune homme n’oublierait pas de sitôt la leçon.

…

*Darsh, en vue de la forteresse Da-Kineen.*

L’ombre glissa entre les rochers glacés. Désormais immobile, on n’aurait pu dire si elle avait bien existé un instant plus tôt. Serdr était très prudent. Il se savait non seulement en terre hostile mais aussi en territoire ennemi. Il avait mis trois jours pour s’approcher de la forteresse. Lentement, terré le jour dans les anfractuosités les plus improbables, se déplaçant la nuit comme un serpent.

Le poste d’observation qu’il avait fini par établir était parfait, de son point de vue. De là il pouvait voir la forteresse, son entrée, une bonne partie de sa cour et, il avait peu à peu compris quelles fenêtres étaient celles des appartements du Baron dans l’immense donjon.

Trente-quatre ans et déjà quinze ans que je fais l’andouille dans les coins les plus paumés de ce fichu pays ! Cette pensée l’aida à se concentrer à nouveau sur les événements du château. Serdr était Panshien, et ce seul fait lui vaudrait la mort sans procès s’il était capturé ici ou n’importe où ailleurs à Darsh. Mon vieil ennemi…

La porte. La porte principale venait de s’ouvrir laissant apparaître un cavalier. Celui-là même qu’il avait vu se préparer quelques instants auparavant dans la cour. Celui-là même qu’il avait vu sortir du donjon d’une démarche souple juste avant. Un guerrier sans doute. *Le vieux Kineen a donné ses ordres. Qui es-tu mon beau ? À moins que tu ne sois ma belle…* Alors qu’il posait la question à mi-voix, le cavalier fit une halte juste à la sortie du pont d’accès. Serdr reteint sa respiration, la forme ne bougea pas pendant une seconde interminable, puis reprit sa route.

*Faut vraiment que je rentre, je commence à faire des conneries…* Si c’était le même, ce cavalier était bien une cavalière. Elle était arrivée hier tôt dans la journée et le vieux baron était descendu en personne l’accueillir. À cette distance, Serdr avait été cependant capable de distinguer sa chevelure blonde, presque blanche, ses longs habits de voyages teintés de vert. La démarche était souple presque féline et le port de tête altier. Une noble sans doute, mais plus vraisemblablement une guerrière.

Serdr notait toutes les allées et venues au château du baron. Dans deux jours il partirait et retournerait à la frontière pour son rapport. Kineen, il en était sûr, préparait quelque chose, mais quoi ? Il avait vu ses soldats s’entraîner très régulièrement et de manière intensive. Il avait vu des prêtres, des nobles, des officiers venir puis repartir. À chaque fois ces petits comités duraient entre un à trois jours, jamais plus. Il n’avait jamais vu revenir la même personne. Comme il ne vit jamais l’ombre dans son dos.

Il y eut ce murmure. Serdr voulut se retourner mais ses membres restèrent immobiles, inaccessibles à ses ordres. Un vent de panique souffla dans son esprit mais ne dura que le temps d’une expiration. Ses yeux se voilèrent alors que ses cervicales se brisaient.

…

Chanseth, quelque part dans une rue de T’An-T’Aï.

Une faible lueur, provenant d’une énorme lanterne en bronze marquant l’entrée d’un lupanar, léchait les capes sombres de quatre hommes réunis en conciliabule. À cette heure tardive, n’importe qui se promenant dans la ruelle et tombant sur un groupe ainsi accoutré aurait immédiatement fait demi-tour. Mais, Eù soit loué, personne ne se promenait plus passé le milieu de la nuit. Trois des quatre arboraient les mêmes tenues. Sous la cape noire, un plastron de cuir bouilli, barbouillé de suie recouvrait leur poitrine. De longs et amples sarouels noirs s’engouffraient dans des bottes de cuirs. Mais, ce qui faisait d’eux des figures menaçantes étaient davantage encore les longs sabres aux gardes puissantes qui pendaient à leurs côtés. Les regards étaient furtifs et chacun des hommes était aux aguets. Au centre du cercle se tenait un homme aux traits acérés, au visage taillé à la serpe. Une fine moustache noire surplombait une bouche mince aux lèvres fines.

- Les signes sont là et le maître m’a confirmé lui-même que l’élu venait à nous. D’ici quelques jours nous devrions le voir arriver ici même.

- Comment être sûr que c’est lui maître. L’homme qui venait de parler baissa instantanément les yeux comme pour s’excuser d’avoir ainsi interrompu son supérieur. Pourtant le tour de son bras devait bien faire le double de celui qui faisait une tête et demi de moins que lui. Mais le liseret pourpre sur sa cape et les insignes de cuivre qui ornait ses épaules indiquaient son appartenance au puissant clergé de S’ul-Tan. L’homme était donc un magicien et de lui émanait un danger et une menace souterraine bien plus effrayants que les sabres de ses sbires. Ce dernier ne releva pas l’impertinence.

- Je vous ai montré son visage en songe. Vous savez ce qui nous attend si nous rentrons à Bel-Buk sans l’élu ? – La question était purement rhétorique et tous acquiescèrent – Placez-vous aux points d’entrée de la cité. Ceux qui donnent au sud et à l’ouest, car c’est de là que la caravane viendra.

- Une patrouille maître ! En un clin d’œil, les quatre hommes se dispersèrent et fondirent dans les ombres. La ruelle engloutit leurs silhouettes en un battement de cœur. L’instant d’après, un groupe de six soldats en armure de cuir et glaives battant le flanc passèrent silencieusement dans la rue. Les gardes de la ville, reconnaissable au cercle de métal qui ornait leur tête, firent une brève halte à hauteur de la porte rouge du bordel. Une faible musique perçait à travers les murs épais, mais rien n’indiquait qu’il y ait le moindre problème. Sans plus attendre, la patrouille reprit son chemin. Dans un recoin, le jidaî-atah noir rabattit sa capuche sur son visage et s’engouffra dans les venelles sombres de T’An-T’Aï.

…

Le trajet jusqu’à Raven-M’Adrt ne dura que quelques minutes. Barens logeait à l’hôtel des « frères vigueurs », comme à chaque fois qu’il s’arrêtait à Derach-Ach. Le légat laissa le jeune lieutenant à la porte du conseil et entra dans le sein des seins, là où toutes les décisions les plus importantes pour la sécurité du royaume se prenaient. Le roi n’était pas là aujourd’hui. Barens n’aimait pas vraiment ça, mais il savait que la raison en était que le roi avait d’autres affaires urgentes à régler, et globalement il considérait cette prise en charge des affaires du royaume par le suzerain comme un net progrès. Barens avait confiance en son souverain.

Il y avait déjà dix hommes qui discutaient tranquillement, ses pairs, les légats, les commandants en chef des légions Panshiennes. Le conseiller à la sécurité du roi se leva pour accueillir Barens.

- Paix et Salut Narlon, nous t’attendions.

- Paix et Salut Sylvar. *Nous ne sommes que dix. Les autres pensent peut-être que nous enfilons des perles !*

Barens se renfrogna à la vue de ce conseil restreint. Ils échangèrent une brève poignée de mains et Sylvar, l’homme du roi, comme l’appelaient les officiers, se rassit.

- Messieurs, commençons. Le roi s’excuse, mais des affaires importantes, elles, requièrent toute son attention.

Il y eut quelques rires, des sourires. C’était une plaisanterie commune et entendue au conseil du roi ; Tous ici savaient qu’eux aussi allaient traiter des affaires importantes, mais c’était plutôt bon signe. Les frontières étaient calmes depuis près de trois ans, ce qui n’était plus arrivé depuis la Grande paix signée six cents ans plus tôt.

- Vous avez tous pris connaissance des rapports de secteurs.

Ça n’était pas une question, Sylvar savait que tous les légats en avaient lu tout ou partie avant de se rendre au conseil.

- Dans le secteur nord, monsieur D’aflon-Luys nous le confirmera sans doute, la frontière n’a jamais été aussi calme. Barens se leva et, songeur, se dirigea vers l’une des fenêtres de la salle.

- Au centre nous avons ordonné à deux de nos légions de rejoindre le secteur sud, car c’est là que la situation est la plus conflictuelle. Nous avons à faire face à d’incessantes escarmouches de la part de petites unités commandos de Kotzash. Vinckharm ?

Le légat de la 5ème légion prit la parole calmement.

- La situation n’est pas catastrophique, mais elle pourrait devenir préoccupante si elle s’éternise. Ces affrontements réguliers ont plusieurs effets dont il nous faut tenir compte. Nos pertes, tout d’abord, si elles sont minimes à chaque fois, s’élèvent déjà, en six mois, à deux mille hommes, pour plus de deux cents combats. À ce rythme, dans un an, nous aurons perdu l’équivalent d’une légion. D’autre-part, la fatigue ; même si nous opérons à des rotations avec la 8ème et la 17ème, cet état de tension permanent mène la vie dure à nos soldats. C’est pourquoi, il est important que la 7ème et la 9ème viennent nous soutenir.

- Il y a un troisième effet. Barens était dos au groupe et regardait au dehors, mais il avait écouté attentivement le rapport de son confrère. Il enchaîna : Nous dégarnissons les secteurs centre, donc nous déséquilibrons nos forces en présence, et mettons en danger notre plan de sécurité. En fait, il y a aussi un dernier effet néfaste pour le moral, notamment, nous nous laissons attaquer sans réagir…

- Nous connaissons tous vos positions Barens, mais ces légions servent à ça…

Vinckharm avait pris un ton légèrement amusé, il était plus âgé de quinze ans que le légat de la 20ème. En fait, il avait même présidé à sa nomination au poste de Légat.

*C’était il y a... trop longtemps déjà*. Se dit Vinckharm. Barens resta face à sa fenêtre.

- Ces légions servent dans un dispositif global de six légions, dont les missions sont : Assurer la sécurité interne du royaume et servir d’unités réserves et tampon en cas d’offensive majeure sur l’un des deux fronts, voir les deux, comme ça s’est déjà vu ! Donc nous déséquilibrons nos positions, mais surtout nous remettons en question notre plan de défense du royaume. Vinckharm se renfrogna. Il n’aimait pas qu’on lui tienne tête ainsi, mais c’était une habitude chez Barens.

- Que préconises-tu alors ? Demanda Sylvar.

- Laissons les légions descendre, mais qu’elles relèvent deux des légions les plus touchées, les 5 et 8 par exemple, afin que celles-ci les remplacent dans le dispositif centre, qu’elles puissent se reposer et regonfler leurs effectifs.

- Mais, vous ne pensez qu’au dispositif. Je viens de vous dire que ces hommes sont épuisés. Deux légions de plus leur faciliteraient grandement la tâche.

- Dans le cas d’une offensive majeure, oui. Mais là nous avons à faire face à des attaques éclairs, de troupes qui se replient immédiatement derrière leur frontière. Vous nous l’avez dit vous-même. Ils ont trouvé comment nous fatiguer. Ils ne peuvent nous vaincre en batailles rangées, alors ils optent pour la guérilla.

- Vinckharm, Barens à raison, ça n’est qu’une solution à court terme, vous vous en rendez compte ? En plus, nous risquons d’alourdir encore plus notre capacité de réaction et notre vitesse dans ce type de conflit. Le légat qui venait de s’exprimer était le plus jeune du groupe. Il commandait la 16ème légion, secteur nord. Barens saisi l’occasion.

- La fatigue s’étendra aux autres, le temps de coordonner vos actions, les Kotiens seront ailleurs et recommenceront inlassablement. Ce qu’il faut faire, c’est faire cesser les attaques.

- Tu vas encore nous parler d’offensive. Tu connais pourtant la position du roi sur ce sujet. Pas d’agression. Tant que nous restons des victimes, nous sommes assurés du soutien de nos alliés, et le droit est pour nous. Sylvar était intervenu calmement, mais on sentait une tension chez le vieil homme, tension qui planait sur tout le conseil.

- Je ne parle pas d’offensive, mais de contre-offensive. Ils attaquent non pas pour envahir, mais pour affaiblir. Profitons d’une de ces attaques mineures pour lancer une contre-attaque, qui les oblige à se mouiller, qui leur fasse peur. À notre tour affaiblissons-les, en coupant les lignes de soutien de leurs unités. Refermons la nasse, asphyxions-les. Dans le même temps obligeons le gros de leurs troupes à nous arrêter, ils ne pourront pas le faire s’ils tentent de sauver leurs commandos. Je peux diviser ma légion. Avec trois ou quatre corps de légions bien coordonnées, ils ne sauront plus où donner de la tête. Cela devrait suffire. Il faut frapper fort et pousser au-delà de nos frontières. Ils n’ont pas l’habitude de combattre des unités plus petites que nos légions. Nous devons leur montrer que nous sommes seuls à décider. Tant que nous ne réagirons pas plus efficacement, je ne vois aucune raison pour qu’ils s’arrêtent.

- Mais les hommes… Vinckharm ne put terminer, Barens qui s’était retourné, frappa violemment sur la table.

- Je ne pense qu’à eux ! Nous avons déjà perdu deux mille hommes, vous nous l’avez dit. Vous voulez qu’on en perde encore beaucoup comme ça ? Son regard balaya le conseil. Je vous propose de réduire au silence pour un temps certain les armées Kotiennes.

- Mais les pertes d’une offensive… La voix de Vinckharm était déjà bien moins assurée, et les autres légats semblaient plonger dans de profondes réflexions.

- Nous ne sommes pas des comptables ! Il ne s’agit pas de savoir s’il vaut mieux perdre six mille hommes en un an, ou en un mois, il s’agit d’arrêter d’en perdre ! Il s’agit d’assurer notre intégrité territoriale !

*C’est toujours comme ça*. Se dit Sylvar. Il fallait toujours que ces deux-là s’affrontent sur des points stratégiques. Il savait bien que cela n’aurait pas de conséquences graves, les deux hommes s’estimaient et, sur les points importants, finissaient toujours par s’entendre. Mais là, il lui fallait bien reconnaître que Barens disait des choses sensées.

- Messieurs, cessons là. Intervint-il. Je rapporterai vos avis au roi. Lui seul peut décider ou non d’une telle « contre-offensive ». C’est assez subtil, mais ça peut, peut-être, convenir au roi et aux diplomates… En attendant les deux légions rejoignent le Tremlor. Barens, j’ai appris que vous faisiez route au sud, vous aussi. Toutes les têtes se tournèrent, surprises vers le légat.

- En effet, mon ami Tarum, commandant la 9ème légion m’a demandé de le remplacer, car il doit faire face actuellement à des bandes de pillards dans la région de Spao et à des dissensions au sein de sa légion. Il y eut des murmures autour de la table. Vinckharm hocha négativement la tête. Barens se demanda si c’était pour la décision cavalière de Tarum et de lui-même, ou pour les problèmes de dissensions. Il eut sa réponse.

- C’est tout bonnement ahurissant ! Et vous qui nous parliez de dispositif !

- Je comptais vous en informer. Il se trouve que ma légion, affectée en « campagne mobile » dans le dispositif centre, était la plus proche du Tremlor. Stratégiquement cela revenait donc à peu près au même. Deuxièmement, il lui fallait agir promptement. Le temps lui manquait pour attendre une réponse de la capitale. La manœuvre n’est pas très conventionnelle, mais heureusement que nos armées peuvent encore agir ainsi. N’oubliez pas que c’est notre mobilité et notre capacité d’adaptation qui nous ont toujours permis de réagir efficacement. Enfin, le dispositif n’est pas remis en cause, je le remplace, il me remplace. Et puis… Je serai dans le Tremlor si on décide d’agir.

- Tout cela est effectivement peu conventionnel. Mais je suppose qu’à situation exceptionnelle, solution exceptionnelle. Barens perçut parfaitement le message. Il valait mieux, à l’avenir, éviter de réitérer ce genre d’opération, mais cette fois le roi n’en saurait rien.

Les onze hommes échangèrent, encore pendant une heure quelques informations tactiques sur la sécurité, écoutèrent les derniers rapports des Renseignements. Sylvar leur donna les dernières instructions du roi et tout le monde s’apprêta à sortir. Quand ils eurent franchi la porte, Barens resté seul interpella Sylvar.

- Pouvons-nous nous voir, assez rapidement avant que je reparte rejoindre ma légion ?

- Qu’y va-t-il ? Sylvar s’interrompit et vit au regard de Barens que la chose était suffisamment importante pour ne pas être traitée sur le pas de la porte. Bien sûr… Seuls ?

- Demande à Vinckharm de venir, mais il est inutile d’alerter les autres pour le moment.

- Et bien disons ce soir, dans mes appartements vers dix heures. Les deux hommes se saluèrent et Barens retourna à son hôtel d’un pas alerte, il avait un courrier urgent à envoyer. Sylvar le regarda s’éloigner un instant, perplexe. Que pouvez bien avoir à lui dire le légat. L’étoile montante des armées Panshiennes, avait sûrement quelque chose de grave à dévoiler à l’homme du roi.

Le soir arriva vite, privilège des gens pour qui le temps manque continuellement. Vinckharm arriva le dernier. Le vieux légat avait la détestable habitude d’arriver en retard, et cette fois encore il ne dérogea pas. Sylvar le fit entrer dans son salon particulier, sobre mais cossu. On y sentait la richesse, on y respirait le pouvoir. Barens était assis dans un large fauteuil en peau brune, tannée par le temps. *Et sans doute par le passage de nombreux culs illustres*. Se dit Vinckharm qui entrait ici pour la première fois lui aussi.

- Asseyons-nous messieurs. Je n’ai pas pour habitude de recevoir dans mes appartements privés, mais l’affaire semblait grave.

- Vous allez encore nous parler des lois des « désignations » ? Demanda, sur le mode de la plaisanterie, Vinckharm à Barens.

- Je referai une demande écrite en ce sens au roi, mais il ne s’agit pas de cela… Il s’arrêta, et se gratta la tête, signe d’une certaine nervosité. *Comment leur dire ça…* Sérieusement, je crains une attaque Darshienne d’envergure d’ici peu.

Barens était réputé pour ne pas tourner autour du pot, mais là c’était franchement abrupt. Les deux hommes accusèrent le coup. Sylvar se carra dans son fauteuil et Vinckharm sortit sa pipe et commença à la bourrer soigneusement. Panshaw était habitué à subir des assauts de son voisin du nord, mais depuis deux ans il n’y avait plus eu d’affrontement entre les deux royaumes. Depuis que Darsh avait mené une vaste offensive sur l’ensemble de la frontière afin de troubler la défense Panshienne. Cette attaque sauvage s’était soldée par une cinglante défaite et une retraite désordonnée qui aurait pu coûter bien plus à Darsh, si les armées Panshiennes et la 20ème légion en particulier n’avaient pas reçu l’ordre imminent de s’arrêter à la frontière. Une leçon qui s’était soldée par la mort de plus de quatre-vingt mille Darshiens et cinquante mille Panshiens. Une leçon que, pensait-on à Derach-Ach, les Darshiens n’étaient pas près d’oublier, et une expérience qu’ils ne voudraient certainement pas réitérer avant longtemps. Ce en quoi on se trompait lourdement…

…

Lauranna chevauchait calmement. Elle semblait indifférente aux paysages somptueux qui s’étiraient devant elle. Un rapace fit une volte, haut dans le ciel matinal, il poussa un cri aigu et plongea jusqu’à disparaître dans l’épaisse fourrure de la forêt dans laquelle la cavalière allait pénétrer, dernière étape avant l’Ashrina d’Orangis.

*Pourquoi le baron avait-il toléré que le moine du conseil soit là ?* Les Parfaits avaient effectivement de bonnes raisons d’envoyer un espion auprès du baron. Le vieil homme était un noble influent, un chef de guerre respecté et écouté, donc un danger possible pour le conseil. D’autre part sa dernière idée, si elle avait le mérite d’être simple, de porter un coup sans précédent aux forces Panshiennes, et d’offrir à Darsh la possibilité d’une victoire sans égal sur l’ennemi éternel, faisait aussi du baron le champion, l’homme incontournable du royaume. Il fallait donc être sûr que celui-ci n’avait pas de velléités de pouvoir. Évidemment, si le baron refusait l’émissaire du conseil, il se plaçait immédiatement en position délicate. Du moins attirerait-il déraisonnablement l’attention sur lui.

Pourtant, rien de bien important ne s’était dit dans cette entrevue. *La mission bien entendu, mais rien n’indiquait quelles étaient les intentions de ce vieux salopard de Kineen. Si intention il avait*. Mais ça, Lauranna en était sûre. Pourtant, elle présentait autre chose. *Le plan…* Elle n’arrivait pas à mettre le doigt sur ce qui la gênait. Il me faudra méditer là-dessus.

À l’approche de l’Ashrina elle dévoila sa longue chevelure blonde, tenue en une tresse complexe. Le lourd manteau qui la couvrait, protégeait jusqu’à la croupe sa jument et dissimulait à peine la fine rapière qu’elle portait au côté.

L’Ashrina d’Orangis était similaire à toutes les Ashrina, octogonale, ressemblant à une grosse forteresse ou à une ville fortifiée. Elle regroupait plus de la moitié de la population de l’Ashra, la plus importante au sud d’Ashra-Uhn-oris. Le baron régnait militairement, mais l’Ashrina était le centre politique et social de la région. C’est là que se décidaient l’organisation et la vie quotidienne des Darshiens. Et ce quotidien était dicté par le conseil des Parfaits, qui dans chaque Ashrina avait un émissaire. À cause de cela, les Panshiens qualifiaient Darsh de « dictature théocratique ».

*Ces imbéciles qui pensaient tout connaître et se réfugiaient à la moindre alerte, apeurés, derrière leurs sacro-saintes légions. Le pouvoir à Panshaw est à l’armée. Si ça n’est pas une dictature, c’est uniquement parce que les Panshiens sont des hypocrites.*

Les bâtiments étaient austères et fonctionnels, comme les gens de Darsh. On ne savait jamais dans quelles mesures le climat et la nature difficile d’un pays influençaient le caractère de ses habitants, mais on devait reconnaître qu’à l’image de cette nature austère, les Darshiens étaient froids et peu avenants. Le Darshien était un solide gaillard, généralement assez grand, mais bourru et peu enclin aux festivités. Il était surtout un combattant sauvage, que les légendes qualifiaient même de sanguinaire. Lauranna sourit malgré elle à cette pensée. Elle se demandait combien d’hommes il fallait tuer pour alimenter cette légende, et se dit même qu’elle avait dû y contribuer. *Ne suis-je pas une légende vivante ?* Cette dernière pensée la fit encore sourire, puis elle s’avisa qu’il s’agissait plus d’une question de qualité que de quantité de morts !

Elle franchit la voûte d’ogive grise de l’Ashrina. Il n’y avait pas de garde, ça n’avait rien de surprenant, sauf pour l’étranger. Devant une ville fortifiée on s’attendait à une milice, pour le moins. Mais les soldats étaient cantonnés ailleurs, dans les forts et les châteaux, le long des marches du royaume. Signes tangibles d’un état perpétuellement en guerre, ces forteresses étaient judicieusement placées à tous les cols, sur toutes les routes stratégiques, principalement aux abords des frontières. Elles faisaient l’objet de soins tout particuliers, d’ailleurs les armées Darshiennes excellaient dans le génie, pour la simple raison que c’était elle et non l’état qui entretenait tous ces forts. Les Darshiens étaient fiers de leurs châteaux. Ce sont ces derniers qui ont toujours permis au royaume de résister aux contre-attaques Panshiennes.

Les stratèges avaient, en effet, deux missions. La première, élaborer des plans d’invasion, ou des raids sur Panshaw. L’autre, protéger le royaume contre les représailles Panshiennes, car depuis des décennies, jamais une guerre ne s’était terminée autrement que par une retraite Darshienne et une contre-offensive Panshienne. Encore que rares aient été les incursions en territoire Darshien par les légions Panshiennes. *Encore une preuve de leur lâcheté, sinon de leur prétention…*

Cet état de fait avait deux conséquences immédiates, la première était que Darsh vouait une haine inextinguible pour Panshaw, et la deuxième beaucoup plus embarrassante pour l’état-major Darshien, était qu’aucun officier Darshien n’imaginait qu’on peut, seul, battre les armées du « royaume du milieu ». Ascendant psychologique extraordinaire que cultivaient soigneusement, par une propagande ciblée, les légions Panshiennes.

Les Ashrina étaient ouvertes, on entrait par un large passage voûté, sans porte, sans grille ni herse. Il n’y avait qu’une entrée, et c’était la même pour sortir. Il était tôt et il y avait encore peu d’activité au sein de l’Ashrina. Lauranna dirigea sa monture vers l’unique auberge, se frayant un passage au milieu de quelques volatiles de basse-cour, qui piaillèrent et s’égayèrent en tous sens. Au moment où elle mit pied à terre, une jeune fille vint la voir. La quinzaine, ses cheveux rasés et sa longue robe de peau tannée indiquaient sûrement son appartenance au Morganat. *Tout comme je le fus.*

- Il y a donc une école ici ?

La jeune fille inclinait la tête en croisant les mains sur sa poitrine en guise de salut et dit :

- L’Ashra est assez importante.

Après un bref silence, pendant lequel elle vit Lauranna dessangler sa jument, elle redressa la tête et ajouta :

- Mère, la Révérende Lisiama veut vous voir, maintenant. *Le ton n’était-il pas un peu péremptoire ?*

- Doucement petite ! La voix semblait sortie d’outre-tombe, et la jeune imprudente ressentit une violente douleur à l’estomac comme un poing qui la frappait. Elle tomba à genoux. Ne t’avons-nous pas appris le respect des aînées ? Relève-toi et conduis-moi, maintenant. Et l’insistance sur ce dernier mot fit fléchir encore un peu plus le dos de la jeune fille. L’enfant bredouilla des excuses et fébrilement guida Lauranna vers l’école. Elle avait eu mal, elle sentait encore son corps douloureux, *la Voix… Un jour elle saurait aussi l’utiliser*. Pour le moment elle devait encore apprendre et encaisser.

Elles entrèrent par une double porte de métal dans l’école. Puis elles pénétrèrent dans un hall sombre, éclairé faiblement par des braseros qui projetaient des ombres dansantes sur les murs gris et froids de la salle. La jeune fille demanda à Lauranna de bien vouloir attendre ici, et sortit par une petite porte basse au fond de la pièce. Lauranna fit quelques pas au milieu du hall, vers cette porte, sembla hésiter un instant et s’avança encore, puis elle se retourna calmement pour contempler, sans doute la Révérende Lisiama. Celle-ci arrêta ses pas aussitôt. Elle eut un léger sourire, tira une lettre d’une de ses manches et la tendit à Lauranna.

- Bienvenue à toi sœur, ceci est pour toi et vient du Centre.

- Je ne suis plus membre du Centre…

- Mais tu lui es redevable. Paie ta dette et tu seras libre. Lis cette lettre.

Lauranna s’avança pour prendre la lettre. Elle vit les trois sceaux du Centre du Morganat, les décacheta et lut… Puis elle relut encore en s’attardant sur les derniers mots. «… Tu auras un fils que tu nous donneras. Fais ce que tu veux du père. » *Un fils ? Le moment était-il venu ? Le Morganat approchait-il du but ? Avaient-elles eu vent de sa mission ? Libre. Payer ma dette…* Son visage ne marqua aucune stupeur, ni aucune émotion à la lecture, même si la Révérende perçue, peut-être, elle n’en était pas sûre, un léger trouble chez l'Hydre blanche. Celle-ci froissa le papier et le fit brûler dans l’un des braseros.

- Je ne peux rester, Révérende. Elle ajouta :

- La jeune sœur que vous m’avez envoyée…

- Fiama ? - Elle a du caractère, mais il faut qu’elle apprenne à contrôler son orgueil.

- C’est une bonne élève. Elle apprendra.

*Bien sûr, elle apprendra, comme moi. Elle souffrira, mais elle apprendra.*

Lauranna esquissa cependant un sourire, s’inclina pour saluer et partit. Lorsque la porte claqua derrière elle, la Révérende était encore à la suivre des yeux. *C’est vrai qu’elle est étonnante. Comment a-t-elle pu m’entendre arriver ? Je me fais vieille ?* Lisiama referma son esprit sur ses doutes et quitta le hall.